

Quels héros l'Histoire se choisit-elle ? Synthèses

Synthèse 1 : Les héros font-ils l'histoire ?

Laure Adler, Jean Bollack, Gérald Garutti
Théâtre de l'Odéon – Grande salle

Le samedi 10 octobre, sur la scène du Théâtre de l'Odéon, Laure Adler ouvrait le débat avec Jean Bollack, philosophe, philologue et helléniste, à qui nous devons quelques brillantes traductions d'Euripide et de Sophocle. La question tournait alors autour du texte et de sa traduction. Pour Jean Bollack, la première étape de l'appréhension d'un texte grec – ce qu'a bien connu Jean-Pierre Siméon quand il entreprenait la réécriture de *Philoctète* – est l'historisation. Il s'agit de revenir aux sources, au contexte dans lequel le poète a composé la pièce, tout en tâchant de porter sur cette dernière un regard contemporain. Depuis la « hauteur » de toutes les lectures (ou traductions) proposées entre l'écriture de *Philoctète*, par exemple, et le traducteur contemporain, il s'agit de « porter sa vue » au loin et d'entendre ce que le texte raconte aujourd'hui et ce qu'il racontait à sa naissance, en faisant fi des échos qui s'éternisent dans les pages de l'Histoire. La rencontre entre le traducteur et l'auteur doit être un tête-à-tête, un moment hors du temps, dans l'espace ouvert par l'écriture. Ainsi, Jean Bollack refuse le mythe, qu'il définit comme « le système ou le schéma d'interprétation plaqué sur une histoire, ou une pièce, par ses lecteurs » et prône une traduction pure, sans interprétation, qui empêche, selon lui, la pleine compréhension des phrases. Dans ce double parti pris contre le mythe et pour l'auteur dans sa spécificité, *Philoctète* est particulièrement intéressant. En effet, il s'agit d'un des rares textes de l'Antiquité – peut-être le seul – qui se dérobe au poids de l'Histoire, qui soit passé entre les mailles du filet de l'interprétation diachronique. *Philoctète* présente une histoire « inédite », qui n'a pas de passé – Hegel lui-même ne parvenait pas à s'y intéresser ! – et dont l'originalité est demeurée intacte. Elle offre pleinement à voir le regard de l'auteur, ainsi que ses horizons, perspective déterminante pour Jean Bollack : ce sont bien les aèdes qui ont créé les grandes fables que nous connaissons aujourd'hui, notamment dans la tragédie. La tragédie est un genre démocratique, qui s'adresse à la *polis* toute entière, et composé pour pour elle. Toutefois, offrir à lire *Philoctète*, ce n'est pas aller vers le public – qui constitue le travail du metteur en scène –, c'est permettre au public de saisir la pièce dans sa plénitude. D'où l'importance de la mise en scène. Pierre Bourdieu disait à Jean Bollack que le meilleur moyen de défendre une traduction de théâtre était de la porter au plateau. Quelles sont les questions qui se sont alors posées à Christian Schiaretti, et quelles sont celles qui se posent au spectateur ? La première est question du destin, de cette fin « étrange » proposée par Jean-Pierre Siméon à la suite de Sophocle : le *deus ex machina*. En effet, explique Gérald Garutti, *Philoctète* se termine d'abord par le triomphe de la négation : Néoptolème accepte de ramener *Philoctète* chez lui, pour eux la guerre de Troie n'aura pas lieu. Héraclès doit intervenir pour que l'oracle s'accomplisse. On n'échappe pas à son destin, aux limites de la constellation dessinée par les dieux, surtout pas quand on est un héros. *Philoctète* est-il un héros ? Il faut garder en mémoire, dit Gérald Garutti, que la pièce fut composée à la fin de la guerre du Péloponèse et au début de la décadence d'Athènes ; c'est aussi la fin de la tragédie. *Philoctète* constitue pour Sophocle une sorte de geste d'adieu, une pièce sans héros et sans histoire (d'où le désintérêt de Hegel). Quand Jean-Pierre Siméon reprend la pièce, il a en tête deux autres réécritures : celle de Gide, qui consacre l'héroïsme de *Philoctète* (qui comprend tout et donne son arc), et celle de Müller, qui en propose une lecture sensiblement nihiliste. Fort de l'influence de Beckett, Jean-Pierre Siméon plante *Philoctète* en héros de la solitude et développe dans sa pièce un dense réseau de contradictions, notamment autour de la question du temps : pour Ulysse, la parole est tout et le temps n'est rien, donc le mensonge est excusable. Au contraire, pour Néoptolème, seul compte le temps. On trouve un personnage complètement prisonnier de la promesse nietzschéenne et hautement tragique, une sorte de héros manqué qui aurait pu être un héros du refus comme Achille ou Ajax, mais qui se prive de la gloire par le compromis initial concédé à Ulysse. Ce premier débat donnait ainsi une vue d'ensemble sur les questions que pose le « problème » *Philoctète*. Pour Christian Schiaretti, mettre en scène, c'est mettre en question, et *Philoctète* est en ce sens toute choisie puisqu'elle pose le défi dramaturgique de « concilier l'inconciliable ».

Synthèse 2 : Des héros trop humains ?

Laurent Terzieff, Régis Debray, Jean-Pierre Siméon, Gérald Garutti
Théâtre de l'Odéon – Grande salle

Une foule importante s'était déplacée pour assister au second temps du cycle sur le héros. Sur la scène du Théâtre de l'Europe, Laurent Terzieff, Régis Debray et Jean-Pierre Siméon s'étaient rassemblés pour discuter ensemble de l'humanité du héros. Le débat animé par Gérald Garutti pris vite la forme d'une rencontre, à la fois intellectuelle et profondément humaine, un échange d'expériences et d'univers débordant d'histoire et d'idées : un acteur, un philosophe et un écrivain ; la scène, l'Histoire et la page. Après une riche introduction de Gérald Garutti, Régis Debray ouvrait le dialogue avec une première définition du héros : un homme qui fait la guerre. Le héros est donc lié à la violence, un homme qui combat contre l'adversité. Ainsi, l'adage qui dit « malheur aux peuples qui ont besoin de héros » dit simplement « malheur aux peuples qui font la guerre ». Mais un héros est aussi « un caractère de cochon », un flot, une solitude, un « dandy en guenille » (Philoctète) qui veut se rendre exemplaire aux autres par sa différence. Le héros « n'est pas un type sympathique », dit Régis Debray, avec exemple à la clé : le Général De Gaulle. C'est « un homme vaincu », puis l'aède vient le relever. A son tour, Laurent Terzieff prend la parole et revient sur l'idée de la mort et du rapport du héros à la mort comme fondement de son humanité (tous égaux devant la Faucheuse) : pour les Grecs, explique-t-il, la mort (*thanatos*) n'a pas de sens, et il s'agit toujours de lui en trouver un malgré tout. Achille est typique de cela. Face à la mort lacinante, Philoctète a une terrible force : la douleur est pour lui une mort quotidienne, dit Jean-Pierre Siméon. *Philoctète* raconte la condition humaine : on traîne tous notre pied sanglant, on essaie de le soigner mais la plaie s'ouvre à nouveau, tous les jours. Dans la pièce, on retrouve l'héroïsme du quotidien, et à travers lui Beckett, ou Kafka, ce qui fait se demander si le héros d'aujourd'hui, voire le héros de demain, celui qui vient, qui est en gestation dans notre imaginaire, n'est pas un héros de la souffrance (qui n'est pas pour autant un martyr). Héraclès lui-même souffre : il apparaît haletant, brûlé (comme Christian Schiaretti l'avait demandé lorsqu'il fit part à Jean-Pierre Siméon de son souhait de le voir réécrire la fin de la pièce). Les héros sont-ils alors trop humains, trop souffrants, trop décomposés pour demeurer encore des héros ? demande Gérald Garutti. Sommes-nous face à la question de la ruine de l'héroïsme ? Régis Debray réplique que Philoctète, tel qu'il est composé par Jean-Pierre Siméon, vieillit héroïquement. Or, traditionnellement, le héros meurt jeune. Seul le grand homme peut « vieillir sans se rapetisser ». Aujourd'hui, dit Régis Debray, on a besoin de grands hommes car les héros n'ont plus d'emploi, ils sont au chômage technique. Philoctète reste dans son malheur un héros parce qu'il l'a choisi. Laurent Terzieff disait que « le héros est un moi solitaire ». Régis Debray le reprend et ajoute : « un moi solitaire traversé par un nous ». Le héros est un homme qui préfigure, qui sera traversé par autre chose que lui-même, un homme à travers lequel se préfigure une sentence historique, un avenir. Si le héros échoue, le courant d'avenir passe tout de même à travers lui. Aujourd'hui, poursuit Régis Debray, nous sommes à l'âge du « tout à l'ego », de la promotion de soi ; nous ne sommes plus portés par un « nous ». Nous avons certes des énergies, mais « à compte d'auteur », sorte de « productions ombilicales ». Le héros grec est subordonné à quelque chose de sacré. C'est un guerrier, pas un baroudeur ou un aventurier : il s'inscrit dans le roman universel, il ne dirige pas une entreprise et ne règle pas de comptes personnels. Ces derniers sont des anti-héros comme, selon Régis Debray, Ulysse dans la pièce : c'est un opportuniste. Pour les Grecs, si la mort n'a pas de sens (Terzieff), il y a la postérité. L'Histoire, selon Régis Debray, fera les héros : « il y aura des Siméon qui viendront ramasser les déchets et en faire de façon poétique un modèle » (Tant qu'il y aura des poètes...). Aujourd'hui, la crise du héros est la crise du futur. Le présent rend difficile le sacrifice. La disparition du sacrifice implique-t-elle alors la disparition du héros ? Philoctète, dit Jean-Pierre Siméon, n'est pas un héros sacrificiel : il n'aime pas sa souffrance. Dans sa réécriture, il se montre d'ailleurs insolent envers les dieux. Ce qui est intéressant chez Philoctète, ce sont ses refus, notamment son refus d'assumer son rôle dans l'Histoire. On sait que Troie est tombée, une histoire est déjà constituée et on voit un homme qui refuse d'entrer dans l'histoire, qui refuse l'Histoire avec un entêtement presque risible, un homme qui refuse d'être le héros qu'il doit être. Les questions affluent de la salle. Quels héros pour l'Histoire et quels héros aujourd'hui ? Les héros, dit Régis Debray, naissent des temps de détresse, et la détresse ne se commande pas. Quel sentiment éprouve-t-on quand on se rend à Lemnos, l'île de Philoctète ? À la fois la grandeur et le vide, une immensité dont il ne reste rien. Une phrase demeura de cette magnifique rencontre, de cette instant d'immensité : Laurent Terzieff à Régis Debray : « Je n'ai connu qu'un seul héros, et c'était vous. »

Synthèse 3 : Fin des héros ou métamorphoses de l'héroïsme ?

Jean-Marie Apostolidès, Myriam Revault d'Allonnes, Tzvetan Todorov, Gérald Garutti
Sciences Po – Amphithéâtre Chapsal

Le troisième temps du cycle sur le héros permet de recentrer la question sur les héros contemporains. Qui sont-ils ? Que font-ils ? L'Histoire se souviendra-t-elle d'eux ? Quelle différence, aussi, entre les Grands hommes et le héros ? Les premiers ont-ils totalement pris le pas sur les seconds ? Chacun leur tour, les trois invités réunis par Gérald Garutti à Sciences Po prennent la parole. Myriam Revault d'Allonnes commence avec la question que Laurent Terzieff avait déjà mentionnée : la peur de la mort et l'égalisation par la peur de la mort, qui fonde la démocratisation des conditions originelles de la politique, selon Hobbes. Tocqueville cette analyse de la déshéroïsation liée aux conditions de la démocratie moderne : la figure du héros exceptionnel est rendue très difficile du fait de l'imaginaire de l'égalité et pose problème quant à la question de l'identification. Cette thématique de la déshéroïsation peut être reprise aujourd'hui dans une analyse de l'héroïsme du quotidien. Jean-Marie Apostolidès pose lui aussi la question de l'héroïsme d'aujourd'hui en orientant sa réflexion dans le sens du rapport entre héros et victime : en effet, au XXe siècle, la figure de la victime est tout aussi importante – si ce n'est plus – que la figure du héros. Le point pivot de cette conception est le procès Eichmann, en 1961. Avant, en Israël et ailleurs, les survivants les plus célébrés étaient les prisonniers politiques, c'est-à-dire les résistants. Après le procès Eichmann, les victimes de l'injustice passent sur le devant de la scène de notre système de valeurs et de représentations. La figure du déporté n'est plus le résistant mais le déporté racial, qu'on plaint pour avoir été victime d'une injustice : il a en effet été déporté pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il a fait – ce qui va à l'encontre de la définition grecque de l'héroïsme, fondée sur les exploits et la force du héros. On comprend dès lors que la figure héroïque a un statut extrêmement ambigu et difficile à définir aujourd'hui. Tzvetan Todorov dit qu'il ne s'agit pas d'une disparition ou du remplacement du modèle héroïque par un autre qui tient plus au personnage (Julien Sorel n'est pas un héros au sens où Homère pouvait l'entendre) dans les sociétés actuelles, mais plutôt d'une pluralisation des modèles, et il propose une typologie ou une classification des différents « héros » et « héroïsme » contemporains. Le premier est ce qu'il appelle « le gagnant » : c'est le héros « à l'ancienne » que l'on retrouve dans les films épiques ou dans les westerns, le héros qui a le sens de l'honneur, qui meurt dans la gloire, etc. La recherche de la gloire se décline alors dans différents domaines : la politique, le sport, l'économie. Aujourd'hui, la gloire se mesure aux sondages et à l'audimat. La deuxième figure – et l'analyse de Tzvetan Todorov rejoint les questions soulevées par Jean-Marie Apostolidès – est celle de la victime, qui est devenue un avatar du héros. Il rappelle alors que, dans la religion chrétienne, la figure centrale est une figure de victime, et insiste sur la puissance exceptionnelle de la figure de la victime, qui peut rien de moins que fonder une religion vieille de 2000 ans. Ce retour en force de la victime peut être lié à l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle une « orgie » d'héroïsme s'est donnée en spectacle, à une exacerbation du modèle héroïque en Allemagne nazie. Pour Tzvetan Todorov, un symbole de la victoire des victimes sur les héros est l'échec d'une exposition consacrée à Hiroshima aux Etats-Unis, dans laquelle la coque de l'avion devait être mise en présence d'un débris ; leur co-présence était insupportable, mais on refusa tout de même de faire disparaître le fantôme de la victime, qui chassa le fier destrier des bombardiers américains. La question de l'héroïsme de la victime se pose d'ailleurs dans *Philoctète*, dit Gérald Garutti, avec un héros qui transforme une infamie en destin, une souillure en identité. Enfin, le troisième avatar de l'héroïsme désigne les héros du quotidien, ces secouristes et autres missionnaires humanitaires, qui offrent leur aide aux autres, se soucient de leur sort. Il n'est plus question de combat car le culte de la mort (tel qu'on le trouve chez Achille) n'est plus. Dans cette forme d'héroïsme, la morale du risque l'emporte sur la morale du sacrifice et l'acceptation de la mort a été remplacée par le désir de préserver la vie. Dès lors, les Prix Nobel de la paix sont-ils des héros ? Barack Obama est-il un héros ? Selon Jean-Marie Apostolidès, on est en train de faire un héros de Obama. On a besoin de héros, l'émulation de la nuit de l'élection présidentielle en témoigne. Pour des questions de transmission, pour penser les blessures collectives, les héros sont une nécessité.